

**Pouvoir, corruption, manipulation à travers quelques  
pièces d'Edward Bond : *The Bundle, Jackets,*  
*In the Company of Men***

Si j'ai choisi de parler du pouvoir, de la corruption et de la manipulation à travers ces trois pièces d'Edward Bond, c'est parce que j'y ai vu une progression de la part du dramaturge dans sa dénonciation du pouvoir et de ses abus. Je voudrais rappeler les dates de production de ces trois pièces : *The Bundle* ou *Le Paquet/Balluchon* est de 1978; la 1ère représentation de *Jackets*, au sous-titre révélateur *La Main secrète*, date de 1989 et *Dans la Compagnie des Hommes* a été montée pour la première fois à Paris par Alain Françon en septembre 1992 au Théâtre de la Ville.

Depuis, d'autres pièces d'Edward Bond ont connu le succès à Paris : *Maison d'arrêt* ici même au Théâtre de la Colline en 1993 et les *Pièces de guerre* à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en 1995. Le dramaturge y dénonce avec la même passion le pouvoir dans notre société. Avant d'aborder le sujet même de mon propos, je citerai les paroles d'Edward Bond dans un entretien avec Armando Llamas, le traducteur de *Maison d'arrêt* le 19 avril 1993 :

Je pense que dans notre société l'autorité se déguise d'une façon très subtile, la plupart des gens sont malheureux sans savoir pourquoi...Il me fallait écrire sur les choses les plus ordinaires et faire que la tyrannie s'avoue elle-même, parle d'elle-même, pour la rendre palpable, pour qu'elle se démasque toute seule...La pièce [*Maison d'arrêt*] veut démasquer le pouvoir en montrant comment il envahit les institutions sociales et la psyché humaine<sup>1</sup>.

Bond n'a pas attendu 1993 pour entreprendre de "démasquer le pouvoir". Il s'y était déjà attaqué bien avant *The Bundle*, mais cette pièce est à mon sens un grand pas en avant dans cette

dénonciation. Je tenterai donc de définir le pouvoir et ses représentants dans les trois pièces choisies, puis d'en analyser les ingrédients et enfin de démontrer que ce sont toujours les mêmes qui en sont les victimes.

Dans chacune des trois pièces, on trouve un ou plusieurs personnages qui recherchent le pouvoir, absolu de préférence, ou en sont les représentants dans la société.

Dans *The Bundle*, c'est Basho, poète-philosophe du 18ème siècle japonais, que Bond a transformé en un maître tyrannique, qui incarne le pouvoir tout-puissant. Basho, qui est parti à la recherche de la Connaissance, a refusé de prendre soin d'un enfant abandonné au bord d'un fleuve comme un paquet, d'où le titre de la pièce. Cet enfant, Wang, est recueilli par un passeur et plus tard il est mis au service de Basho afin de sauver ses parents adoptifs des inondations du fleuve. En effet, à son retour de voyage, Basho a accepté la charge de juge, que lui a confiée le seigneur de la région. Devenu adulte, Wang abandonnera Basho et, à la tête d'un groupe de hors la loi, il entamera une lutte révolutionnaire contre le seigneur dont il triomphera.

Basho, malgré son apparente modestie, ne refuse pas les honneurs que lui offrent les puissants. Bien qu'il ait déclaré au début de la pièce, qu'au lieu d'exercer une haute charge, celle de juge, il préfère partir à la recherche de la Connaissance, à son retour, il accepte la proposition du seigneur qui règne en maître absolu sur la région. C'est au nom du Ciel que Basho rend la justice de l'exploiteur, tout comme il avait laissé au ciel le soin de veiller sur le bébé abandonné :

Je me suis détourné de ce monde. Je rends la justice pour le bien du Ciel et non pour le bien de l'homme. Je ne peux en aucun cas assister ceux qui sont si pauvres qu'ils ne peuvent être à la recherche que d'eux-mêmes. Il leur échoit de vivre dans l'ignorance comme à une pierre de tomber<sup>2</sup>.

Devenu selon les termes de Catherine Itzin, "un instrument de la moralité sociale du seigneur"<sup>3</sup>, le poète-juge se fait accompagner de soldats pour faire respecter la loi, et n'hésite pas à employer le chantage et les menaces auprès du passeur afin d'obtenir des renseignements sur Wang et le capturer, Wang dont la tête est mise à prix.

Basho, le poète inoffensif, est ainsi transformé par Edward Bond en un maître impitoyable qui sait exercer le pouvoir avec un grand raffinement de cruauté. Ainsi à la scène 8 de *The Bundle*, il ordonne aux soldats de jeter le passeur dans la rivière ; en effet il n'a pas obéi aux ordres de Basho : il a laissé volontairement tomber sa perche dans l'eau et il a ainsi trahi Basho, le bruit ayant averti Wang de la présence des soldats. L'ordre de Basho est glacial :

"Le fils du passeur sait que son père ne pouvait pas laisser tomber sa perche par inadvertance. Jetez le à l'eau. Pour servir d'exemple aux autres"<sup>4</sup>.

Ici, nul procès, nulle preuve ; la justice administrée par Basho est expéditive et exemplaire. Il quitte la scène, tel Ponce Pilate, et l'on entend en coulisse les gémissements du passeur que les soldats sont obligés de frapper pour le noyer. L'horreur n'est pas visible sur scène, mais l'exécution sommaire du passeur n'en constitue pas moins un abus du pouvoir discrétionnaire du juge-poète.

Edward Bond pousse plus loin sa dénonciation du pouvoir dans *Jackets* et dans *Dans la Compagnie des Hommes*. Dans *Jackets*, il passe du pouvoir qui, dans la 1<sup>ère</sup> partie, sacrifie les innocents ouvertement au pouvoir anonyme qui, dans la 2<sup>ème</sup>, en fait tout autant, mais sans qu'ils le sachent.

Le sous-titre de *Jackets*, *La Main secrète*, ne permet aucune ambiguïté : cette main secrète, c'est celle du pouvoir, un horrible pouvoir, non plus celui d'un seul individu tyrannique, comme

Basho dans *The Bundle*, mais celui, plus subtil, de ceux qui le détiennent et se cachent derrière les grands mots et les grandes phrases tels l'honneur ou la patrie en danger. Les deux parties de *Jackets* se renvoient le miroir des mêmes sinistres réalités : dans la 1ère partie, qui se déroule dans le Japon médiéval, un écolier, Kotaro, doit se sacrifier pour sauver la tête du jeune empereur, menacé par Henba, un usurpateur armé et sanguinaire. Dans la 2ème partie, dans l'Angleterre thatchérienne des années 80, c'est un jeune soldat, Brian, qui sera immolé au nom de la patrie, mais sans le savoir, au cours d'une opération subversive, afin que soit maintenu l'ordre.

Dans les deux cas, les jeunes victimes sont sacrifiées sans grand scrupule par les représentants du pouvoir qui sont anonymes dans la 2ème partie, un officier et l'aumônier associé à son projet criminel. Que ce soit dans le Japon impérial, sous la férule du Shogun, ou dans l'Angleterre thatchérienne, l'ordre établi par le pouvoir doit être respecté. Dans la 2ème partie, l'Officier justifie cyniquement la stratégie de l'opération "Guerrier tombé" qui doit permettre à l'armée de reprendre le contrôle de la ville en émeute : "En temps de guerre des millions d'hommes sont sacrifiés sans qu'ils le sachent. Dieu s'en fiche"<sup>5</sup>. Et le sacrifice de Brian reçoit la bénédiction de l'aumônier!

Dans les deux parties de *Jackets*, le pouvoir est exercé par les institutions traditionnelles : dans la partie japonaise, le chef de l'Etat, l'Empereur, et l'Ecole ; dans la partie britannique, l'Armée et l'Eglise. Quelles qu'elles soient, les institutions et leurs représentants exigent l'obéissance au code en vigueur dans la société : dans le Japon impérial, c'est celui de l'honneur lié au service du maître, que ce soit le maître d'école ou l'Empereur et, dans la société britannique contemporaine, le code de l'ordre établi.

Dans *Dans la Compagnie des Hommes*, le pouvoir attaqué par Bond a changé de visage : il est devenu plus anonyme et plus salissant car c'est celui de l'argent, mais il ne s'agit pas de

n'importe quel argent, celui que gagnent les fabricants et marchands de canons, au demeurant fort respectables avec leurs complets trois pièces et leurs résidences à la campagne ! Les marchés financiers, la Bourse et ses OPA tissent la trame de l'intrigue : en effet, les premières paroles échangées entre Leonard et Dodds donnent immédiatement le ton, puisqu'il s'agit de féliciter Oldfield, le père, adoptif, de Leonard pour sa victoire sur Hammond, l'ennemi, qui le menaçait d'une OPA hostile sur sa compagnie.

On voit tout de suite qui détient les clés du pouvoir : deux géants de la finance s'affrontent dans une lutte sans merci, pour contrôler un vaste empire, d'un côté, Oldfield et sa puissante compagnie d'armements et de l'autre, Hammond et son importante chaîne de distribution alimentaire.

*Dans la Compagnie des Hommes* présente plusieurs dimensions dans la représentation du pouvoir. Oldfield est le pouvoir suprême, à la fois en tant que patron d'un empire industriel et en tant que père adoptif de Leonard qu'il a choisi comme fils et par conséquent comme héritier. Son pouvoir, qu'il doit défendre sans cesse contre ses rivaux, est immense car il est non seulement financier, mais aussi affectif : en dépit des apparences, il aime son fils, même s'il place les intérêts de sa compagnie avant tout. Ainsi, à l'Unité 6, alors que Leonard lui révèle la trahison de Dodds, Oldfield fait une déclaration vibrante de sincérité :

Diriger une entreprise, c'est comme de marcher sur une corde raide avec des chaussures en feu. On ne peut pas le faire si on a des doutes. Une foi aveugle, insensée - laisse-moi la conserver. Laisse-moi mes illusions.[...] La compagnie, c'est ma vie<sup>6</sup>.

Hammond, le rival d'Oldfield, est un autre emblème du pouvoir : il ne recule devant rien pour parvenir à ses fins car il nourrit une haine farouche à l'encontre d'Oldfield. Son ambition

de prendre le contrôle de la compagnie Oldfield et de régner sur les pays du tiers monde par l'installation de supermarchés et la vente d'armes est monstrueuse. A l'unité 5, dans une grande envolée d'un lyrisme cynique, il développe son projet pour Leonard, son fils adoptif :

Il fut un temps où c'était les canons *ou* le beurre. Maintenant, il faut que ce soit les deux. On ne pourra jamais plus les séparer. Voilà la grande Piétà que je vois pour le vingt et unième siècle : des canons *et* du beurre<sup>7</sup>.

Quant à Leonard, lui aussi brûle d'exercer le pouvoir : il veut entrer au conseil d'administration de la Compagnie Oldfield, ce que son père lui refuse pour le moment. Alors le fils reprend les méthodes exigeantes du père et tente d'exercer un pouvoir sur plus faible que lui, en l'occurrence Wilbraham qui est aux abois. S'il reprend la compagnie de ce dernier qui est criblé de dettes, Leonard montre qu'il a les dents longues en exigeant d'être directeur général. Il apprendra plus tard à ses dépens qu'il s'agissait d'un piège tendu par Hammond et Dodds et dans lequel il est tombé immédiatement.

C'est dans *Dans la Compagnie des Hommes* que Edward Bond met le plus en évidence l'interdépendance entre le pouvoir, ceux qui le détiennent ou l'ambitionnent, et la corruption et la manipulation qui en sont les ingrédients indispensables.

Dans *The Bundle*, le dramaturge insiste davantage sur l'exercice arbitraire du pouvoir qui écrase les petites gens, les paysans, plutôt que sur la corruption de ce même pouvoir ; les personnages sont emblématiques d'un ordre social difficile à changer que seule la révolution armée pourra transformer, grâce à Wang, le libérateur qui ouvre les portes d'une nouvelle époque.

Dans *Jackets*, la corruption n'est pas financière, mais c'est plutôt à la corruption des mots, des valeurs et des idéaux que l'on a affaire. C'est parce qu'il y a corruption des valeurs qu'il y a

manipulation. L'une est le corollaire de l'autre. Dans la 1ère partie, Genzo, le maître d'école, qui a décidé arbitrairement de substituer la tête de l'écolier Kotaro à celle du jeune empereur, s'exclame :

Ce garçon a de la chance. [...] Il est venu pour apprendre. Je lui aurais appris à mourir pour son pays. Et maintenant, il va mourir avant d'avoir appris. [...] Heureux, heureux garçon<sup>8</sup> !

En fait, Kotaro avait appris par une conversation de ses parents qu'il serait sacrifié afin de sauver Kan Shu, le jeune empereur. La manipulation est politique, au nom de l'honneur que l'enfant ne met nullement en doute, ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il a laissée pour ses parents : "Votre fils a le courage de mourir puisque ses parents ont le courage de le sacrifier"<sup>9</sup>.

Dans la 2ème partie, la dévaluation des valeurs morales s'aggrave: tandis que Kotaro était une victime consentante, qui acceptait de mourir au nom de l'honneur, Brian, le jeune soldat, ignore qu'il est au coeur d'une machination inventée par ses supérieurs afin de rétablir l'ordre sans que l'on puisse accuser l'armée de répression arbitraire. Victime propitiatoire, Brian comprend qu'il est pris au piège dans la scène du Canal quand il se trouve face à face avec Phil, son ami d'enfance, qui appartient au clan ennemi, celui des émeutiers. Tout comme pour Kotaro, la seule issue pour Brian est la mort, qu'il n'a pas voulue, mais à laquelle il ne peut échapper, car il n'appartient plus à aucun camp. Il s'écrit :

J'peux pas prendre le risque de rester en vie. Retourner là-bas..., dans c'te maison de fous ? Ils m'ont expédié m'faire tuer<sup>10</sup> !

Dans les deux parties de la pièce, la mort d'un innocent est programmée afin de servir un système de valeurs qui n'est en réalité qu'une coquille vidée de son contenu. Toutefois les conclusions sont différentes : à la fin de la 1ère partie, l'autorité

de l'empereur a été restaurée même si le pays est plongé dans une guerre contre l'usurpateur Henba, tandis qu'à la fin de la 2ème partie, la décision de Phil de rejoindre les insurgés annonce une révolution en marche.

Dans *Dans la Compagnie des Hommes*, Edward Bond démonte davantage encore le mécanisme de la corruption et de la manipulation. La pièce pourrait être une étude de cas pour ceux qui s'intéressent à l'économie de marché sur fond de globalisation. Dans la pièce, la conquête du pouvoir financier passe obligatoirement par les chemins de la corruption et de la manipulation : pour parvenir au but, on achète, on promet, en ayant l'air honnête sous les mensonges. Ce qui frappe dans cette pièce, c'est que chacun joue le double rôle de manipulé et manipulateur, sauf peut-être Dodds, l'éminence grise qui tire les ficelles dans l'ombre.

Oldfield, le fabricant d'armes, et Hammond, le roi de la distribution alimentaire, savent corrompre et manipuler pour conquérir et maintenir leur pouvoir. Oldfield joue la comédie devant les actionnaires et soigne son image médiatique ; Hammond tend des pièges dans l'ombre au fils de son ennemi pour mieux triompher de celui-ci. Mais sans doute ne se salissent-ils pas les mains eux-mêmes, et utilisent les compétences de Dodds, le loyal et fidèle employé d'Oldfield, vendu à la cause de Hammond.

Dodds est le traître par excellence, le "villain" de la pièce. Tartuffe qui incarne parfaitement corruption et manipulation, il ne recule devant rien, y compris la falsification de la signature d'Oldfield, mort avant d'avoir achevé son paraphe ! Il faut apprécier le cynisme de Dodds quand il déclare à Leonard en larmes :

Je vais terminer sa signature. Il m'a appris à imiter son écriture pour les documents mineurs. Un petit peu de

fraude, c'est bien moins compliqué que le bouche à bouche<sup>11</sup>.

Du début à la fin de la pièce, et depuis 30 ans qu'il est au service d'Oldfield, Dodds joue le double jeu. Homme de confiance d'Oldfield, il a été acheté par Hammond, son ennemi juré, pour nulle autre raison que "la peur de la pauvreté"<sup>12</sup>, ce qui manque à coup sûr de grandeur d'âme! Dodds se charge donc de présenter à Leonard le piège imaginé par Hammond pour prendre le contrôle du Groupe Oldfield, c'est-à-dire la reprise par Leonard, en cachette de son père, de la compagnie de Wilbraham. Subtilement menaçant, Dodds est toujours présent pour faire pression sur Leonard et le placer devant l'évidence de ses erreurs, quand par exemple il déclare : "N'importe qui peut dire la vérité s'il est capable d'en assumer les désagréments"<sup>13</sup>.

Il est certain que Leonard a mordu sans réfléchir à l'appât qui lui était présenté dans l'affaire Wilbraham. Leonard, malgré l'ambiguïté du personnage, continue la lignée de ces innocents qu'étaient Kotaro et Brian dans *Jackets*. Vulnérable parce qu'il n'a pas encore fait ses preuves, impatient et ambitieux, Leonard se jette dans la gueule du premier loup venu, Dodds en l'occurrence, en qui il a confiance. Manipulé sans le savoir, il manipule à son tour Wilbraham pour atteindre le pouvoir. Toutefois, la manipulation qu'il a mise en place se retourne contre lui et il n'y aura pas d'autre issue que la mort, son suicide par pendaison. Son échec prend des dimensions encore plus sinistres : Leonard, dans une ultime tentative au bout de sa corde, ne parvient même pas à tuer Hammond avec son revolver.

Dans l'univers bondien, Leonard est une nouvelle victime, une nouvelle marionnette dont on a mal tiré les fils, mais qui toutefois, à la clôture de la pièce, offre aux spectateurs cette pathétique vision réaliste d'un pantin sans vie au bout de sa corde de pendu.

Par cette dernière image, à mon sens, le dramaturge s'insurge une fois encore contre le meurtre des innocents par la manipulation et la déformation des valeurs. Dans les trois pièces que j'avais choisies, les enfants sont abandonnés, comme dans *The Bundle*, ou alors des pièges leur sont tendus qui se referment sur eux et les emmènent à la mort, victimes de la société.

L'image de la manipulation et des marionnettes n'est pas une image de hasard : *The Bundle* et *Jackets* se déroulent en partie dans un Japon de fiction, mais celle qui m'est venu à l'esprit et qui me paraît convenir aussi bien à *Dans la Compagnie des Hommes*, est celle du Bunraku japonais dans lequel les poupées sont manipulées par des marionnettistes vêtus de noir, et pratiquement invisibles du public, comme autant de mains secrètes!

Monique PRUNET  
Université de Paris IV-Sorbonne

## NOTES

- 1 Edward Bond, "Le devoir de dire non", *Le Public, Journal du Théâtre de la Colline*, N°14, p. 4.
- 2 Ma traduction de Edward Bond, *The Bundle*, op. cit., p. 24.
- 3 Ma traduction de Catherine Itzin, *Stages in the Revolution*, Eyre Methuen, London, 1980, p. 84.
- 4 Ma traduction de Edward Bond, *The Bundle*, op.cit., p. 68.
- 5 Edward Bond, *Jackets*, ( Paris : L'Arche, 1992), p. 72.
- 6 Edward Bond, *La Compagnie des Hommes*, (Paris : L'Arche, 1992), p. 90.
- 7 Edward Bond, *La Compagnie des Hommes*, op.cit., pp. 70-71.
- 8 Edward Bond, *Jackets*, op.cit., p. 31.
- 9 Edward Bond, *Jackets*, op.cit., p. 53.
- 10 Edward Bond, *Jackets*, op.cit., p. 90.
- 11 Edward Bond, *La Compagnie des Hommes*, op.cit., p. 103.
- 12 Edward Bond, *La Compagnie des Hommes*, p. 92.
- 13 Edward Bond, *La Compagnie des Hommes*, op.cit., p. 92.